

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 43

Artikel: Les sténographes à la Chambre française
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193871>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Le 93 et les élections.

Eh bien, nous croyons qu'on s'est généralement trompé en manifestant des craintes au sujet de l'influence qu'aura le vin de cette année au sein de nos populations. On l'a fort mal jugé. La preuve en est toute palpitante dans les résolutions des assemblées populaires de dimanche, à Vevey, Chillon, Morges et Rolle, auxquelles la bonne entente, l'esprit de conciliation et la voix du patriotisme ont seuls présidé.

Oui, on s'est décidément trompé sur les effets du 93.

Il est vrai que, jusqu'ici, toutes les analyses ont démontré qu'il est très riche en sucre. C'est là un élément précieux, et qui adoucit considérablement les affaires.

Voyez les assemblées de Vevey et de Chillon, là-bas en plein vignoble : tout s'y est passé comme dans le meilleur des mondes. Des paroles de paix et de conciliation s'échangeaient entre ces deux localités par le fil téléphonique, sous la forme la plus simple et la plus cordiale :

— Ça va-t-il ?
— Bien, et vous ?
— Très bien, je vous remercie.
— Bon, bon.
— Et puis, acceptez-vous toujours l'arrangement ?
— Aloo !
— Et vous, vous êtes toujours d'accord ?...
— Naturellement !

A La Côte, le même esprit a régné, et l'on s'est fait réciproquement des concessions.

Ah ! c'est que le *La Côte* est aussi de première qualité, cette année !... Beaucoup, beaucoup de sucre !

Seul, le 47^e arrondissement a fait exception dans cet ordre d'idées. C'est déjà plus froid là-bas : c'est le *Nord* ; on ne s'y attendait pas si facilement. Très difficile à rompre la glace, dans cette région.

On sait cependant s'il a fait chaud cette année !

Une autre chose bien réjouissante, depuis deux ans bientôt, c'est l'heureux

changement qui s'est opéré dans le langage de la presse. Comme il est gentil, maintenant, comme il est affable, bienveillant ! Plus de gros mots, plus de qualifications désobligeantes et haineuses, plus de personnalités.

Quelques plumes grincheuses, cependant, n'ont pu se départir de cette littérature écœurante. Appréciables comme elles le méritent, il faut espérer qu'elles deviendront de plus en plus rares.

La manière convenable dont les journaux qui se respectent discutent maintenant les questions politiques est une conséquence du 6 mai ; c'est à n'en pas douter... Et voyez combien on s'est trompé, à l'origine, sur les suites de cette journée de bonne entente, de concessions mutuelles. On disait partout : « Quoi ! vous y croyez !... Que vous êtes ingénu !... Mais c'est le baiser Lamourette : ça durera ce que durent les roses. »

Diable ! si les roses duraient autant que ça, il en serait fait du commerce des fleurs artificielles.

Ça a bel et bien pris ; ça continue de prendre et personne ne s'en trouve plus mal. Plusieurs même se demandent pourquoi l'entente ne s'est pas faite plus tôt.

— Ah ! voilà ; c'est que pendant nombre d'années, nous n'avons eu que des vins « durs », acides et manquant de sucre !

Tout est là !

Les sténographes à la Chambre française.

Dans un intéressant ouvrage, M. Dubief donne les renseignements qui suivent, touchant le service sténographique aux Chambres françaises.

Voici comment il fonctionne aujourd'hui.

Et d'abord, deux éléments principaux : le *roulement*, la *révision*. Les sténographes rouleurs, debout au pied de la tribune, se remplacent de deux minutes en deux minutes ; un chronomètre spécial, dont l'aiguille unique fait le tour complet dans le même temps, leur indique l'instant précis où leur travail com-

mence et celui où il s'achève : le roulement exigeant une dizaine de sténographes, chacun des rouleurs, au moment où il se retire, a environ 20 minutes pour se traduire. Pendant ce manège, les sténographes réviseurs, au nombre de six, suivent aussi la parole de l'orateur : ils se relèvent de quart d'heure en quart d'heure.

Les feuillets des rouleurs sont transmis au fur et à mesure, par un employé spécial, au réviseur qu'ils concernent. Celui-ci relit en confrontant avec ses propres notes : il polit, émonde, rectifie, *fait les soudures*, rétablit les mots *tombés*, entre deux rouleurs.

Un chef et un sous-chef surveillent l'ensemble du travail.

Les journaux reçoivent encore, du gouvernement, un compte-rendu fait avec le plus grand soin par les *secrétaires-rédacteurs*. Cinq d'entre eux, placés sous la tribune même, se relèvent de quart d'heure en quart d'heure. Le secrétaire du service écoute et prend des notes pendant 14 minutes 59 secondes ; A la quinzième minute, son successeur attend la fin de la phrase et dit : « Je prends. » C'est la consigne.

Le secrétaire qui vient de partir a donc, pour rédiger ses notes, les quatre quarts d'heure pendant lesquels ses collègues se succèdent au fauteuil. Ses feuillets de copie sont remis ensuite au réviseur.

Celui-ci ayant pris des notes pendant une heure, a vu défiler devant lui quatre rédacteurs. Une fois leur travail entre ses mains, il le relit attentivement, corrigeant, limant, enlevant les mots parasites, les idées inutiles, effaçant les répétitions, les redondances, donnant à tout la proportion, l'unité. Un autre réviseur fait la même besogne, l'heure suivante. Puis tout passe sous les yeux d'un rédacteur adjoint et du chef de service.

De la sorte, les plus longues séances peuvent se résumer en quelques colonnes et la rapidité du travail est telle que 30 minutes après la fin du discours, celui-ci est rédigé, composé, tiré en épreuve. A 5 heures, le premier placard, donnant le récit de la séance jusqu'à quatre heures et demie, est distribué à

quiconque en fait la demande. Le second placard paraît vers sept heures.

Un poisson étrange.

C'est peut-être parmi les poissons que se rencontrent les animaux les plus étranges et les plus étonnants. Tel est le « protoptère » — *protopterus annectus* — qui vit dans le sud du Soudan, au sein de petites rivières qui, réduites à sec pendant six mois de l'année, servent alors de véritables chemins aux indigènes.

Aussitôt que les eaux commencent à baisser, les protoptères creusent un trou dans la vase et s'y endorment.

Le corps entier de l'animal distille un abondant mucus dont le singulier poisson s'enveloppe comme d'un énorme cocon dans lequel il dormira la moitié de l'année.

Trait caractéristique du protoptère immobile dans son cocon : lorsqu'on le presse, il crie assez fort.

Ce poisson, dit la *Nature*, grossit très vite et atteint rapidement un poids de plusieurs kilogrammes. Manger excellent, il est fort recherché des indigènes, qui en sont extrêmement friands.

La pêche du protoptère se pratique d'une façon bien originale. En guise de ligne ou de filet, on se sert de la bêche. Tout autour du trou qui servit d'entrée à ce reclus bizarre, on découpe un bloc de vase durcie. Le poisson, qui continue à dormir, est pris de la sorte et peut être expédié au loin sur les marchés.

Un bloc semblable a été ouvert à la Société des sciences d'Elbeuf, où M. Martel a lu un résumé très intéressant sur le *protopterus annectus*.

Du bloc en question on retira un poisson, observe M. Guérault, si desséché et si ratatiné qu'on le crut mort. Mais aussitôt qu'on l'eût mis dans l'eau, il commença par se gonfler doucement et à reprendre vie.

En vingt minutes, il était complètement ressuscité et nageait avec autant d'élégance que d'agilité. L'étrange animal aurait dû revenir à la vie, dans ses eaux natales, vers mai dernier. Transporté en France, dans son bloc tutélaire, il a pu, sans le moindre inconvénient, prolonger sa mort temporaire six mois de plus. Son étonnante résurrection n'en a pas moins été rapide et moins triomphante. (La France.)

Qui est là ?

Sous ce titre, nous reproduisons la charmante petite histoire qu'on va lire, empruntée à l'*Almanach illustré de la Famille* :

« Quoique le domaine d'Osborne existât déjà sous Cromwell, la construction actuelle est due presque entièrement au prince Albert, et tout y garde le souve-

nir de celui que la reine avait épousé par amour, et dont elle n'a jamais cessé de porter le deuil.

C'est là que, jeune femme, la reine Victoria aimait à dépouiller la grandeur du trône et à vivre tendrement auprès du mari de son choix, à qui elle avait offert sa main d'une façon charmante.

La souveraine de l'Angleterre était naturellement fort convoitée : les ministres et les diplomates se préoccupaient beaucoup de son mariage, et la cour de Londres était assiégée de princes soutenus chacun par une intrigue.

Dans le nombre, la jeune reine en distinguait un, et, voulant lui marquer sa préférence, simplement, audacieusement, elle lui donna son bouquet de bal, en présence de toute l'aristocratie du Royaume-Uni.

Après un tel acte, le mariage était inévitable : aussi l'impression fut-elle grande en Europe, où on applaudit à la façon spirituelle dont le prince Albert se tira d'une situation délicate.

Que faire, en effet, de ce bouquet qui était énorme ? Le garder à la main pendant tout le bal ? Le prince aurait eu l'air niais. S'en séparer et le placer sur un meuble ? C'eût été faire peu de cas du cadeau royal.

Le prince Albert tira son épée, ouvrit à gauche, du côté du cœur, une large coupure dans son uniforme et y planta fièrement le bouquet.

On sait combien cette union fut heureuse, grâce, il faut le reconnaître, au tact et à l'esprit de conduite de celui qui prit le titre de « prince-époux » et qui, quoique père des héritiers du trône, n'était officiellement que le sujet de la reine.

Au début du mariage, la chronique raconte que la reine Victoria avait une légère tendance à se poser en souveraine dans son intérieur, jusqu'au jour où un incident caractéristique établit nettement les droits du prince Albert vis-à-vis d'elle, en dehors des cérémonies publiques où il était le premier à s'incliner devant sa couronne.

C'était précisément à Osborne, et dans la soirée une légère discussion s'était élevée entre les deux époux.

Froissé par un mot un peu vif qu'il avait trouvé blessant, le prince Albert s'était retiré dans ses appartements privés ; il y était enfermé depuis une demi-heure, quand il entendit frapper à la porte de sa chambre.

— Qui est là ?

— C'est moi, la reine.

Le prince ne répondit pas et n'ouvrit pas.

Nouvel appel à la porte.

— Qui est là ?

— Moi, la reine.

Même silence du prince.

Alors, à la troisième fois :

— Qui est là ?

— Victoria, votre femme.

La porte s'ouvrit et l'époux tendit ses bras à celle qui, ayant compris, venait de déposer à jamais devant lui son bandeau royal.

Allez vous y frotter !

A l'occasion des fêtes franco-russes, la *Revue illustrée* publie sur le tsar ces curieux renseignements :

« A Gatchina, où il réside le plus fréquemment, le tsar se lève à sept heures, fait une promenade dans le parc et commence sa journée par quelque travail manuel. Ses biceps puissants éprouvent le besoin de se dégourdir, ses nerfs de se détendre. En été, son plaisir favori est, comme Gladstone, d'abattre et de fendre des arbres. Les manches retroussées, la cognée sur l'épaule, il s'enfoncé dans les taillis, choisit minutieusement ses victimes, puis frappe à coups redoublés et débite en conscience les sapins, les mélèzes ou les bouleaux.

En hiver, les jardiniers ont ordre de ne pas enlever la neige de certaines avenues réservées au tsar.

En veste grise, armé d'une pelle, il se plait à entasser cette neige en montagne ou à en charger des tombereaux. Tous les exercices physiques lui agréent. Il s'amuse parfois à jouer de la trompette de toute la force de ses poumons formidables. Il partage souvent les jeux de ses enfants et en invente même pour les distraire. S'arc-boutant sur ses jambes, la poitrine en avant, les poignets serrés au corps, il les défie tous à la fois et s'amuse beaucoup des efforts inutiles qu'ils font pour l'ébranler.

Dans sa jeunesse, il courbait une barre de fer sur son genou et enfonçait une porte d'un coup d'épaule.

On raconte qu'un jour il s'avisa de descendre le grand escalier du château à califourchon sur la rampe, en tenant dans un de ses bras la tsarine toute tremblante et dans l'autre un de ses fils.

Après sa promenade matinale, le tsar travaille avec ses ministres et expédie les affaires courantes. Il ne signe rien qu'il n'ait étudié à loisir et qu'il ne connaisse parfaitement. Tous les édits, les ukases et les rapports sont dépouillés par lui minutieusement. »

BIEN-AIMÉ

PAR

Jeanne FRANCE et A. MAGNIER

I

Si positif que soit ce siècle, cette fin de siècle, suivant le mot actuellement consacré par l'abus même, il est encore de rares et vrais primitifs, attachés à leurs inappréciables prérogatives ; des cœurs droits et sincères qui savent être jeunes de la plus exquise façon,